



DEMANGE / GAMMA

Amélie Nothomb ou la Belle au bois dormant chez les rationalistes. Sur le mode du conte, une réflexion sur l'amour et les liens entre savoir et pouvoir.

Derrière le miroir

Mercure

Amélie Nothomb.
Ed. Albin Michel, 89 F.

Mercure, le dernier roman d'Amélie Nothomb, est brillant à l'extrême comme le métal auquel il doit son nom. C'est du vif argent : il vous éblouit, il vous aveugle à tel point que l'on pourrait se laisser piéger par sa simplicité trompeuse, et n'y voir qu'un joli conte pour enfants, un peu cruel.

Il est en réalité d'une complexité vertigineuse, d'une érudition enlevée et jubilatoire. Amélie Nothomb est une sorcière, elle transforme le mercure en or et un conte léger en petit traité philosophique. C'est la Belle au bois dormant chez les Rationalistes. On s'amuse, on réfléchit, il y a juste ce qu'il faut de méchanceté et d'humour. Sous la lumière crue de ce livre, apparaissent quelques vérités néces-

saires sur le jeu des apparences, les illusions opaques, les mensonges enfouis à la limite du Bien et du Mal.

Roman du savoir, tentation d'une littérature qui recueillerait entre ses mots la totalité du monde, rêve encyclopédiste ; Amélie Nothomb nous entraîne à travers une réflexion sur l'amour et les liens entre savoir et pouvoir.

Il y a tout de suite quelque chose d'énigmatique et de grinçant derrière la fausse innocence de ce conte. Dans les années 1920, une jeune fille, orpheline depuis un bombardement, vit avec le vieil homme qui l'a sauvée. Ils habitent l'île de Mortes-Frontières, dans un château où les fenêtres sont inaccessibles, et où toute surface réfléchissante a été supprimée. Car le vieillard fait régner une loi étrange : la jeune fille ne doit pas voir son reflet. Elle est, dit-on, défigurée. Il n'y a pas de miroir, on trouble l'eau du bain avec des huiles parfumées,

on boit dans des verres dépolis, le thé contient du lait et les couverts sont en métal écorché. Françoise Chavaigne, une infirmière, est appelée à soigner la jeune fille : Hazel. Mais il y a une condition à sa visite : elle ne doit poser aucune question à la malade autre qu'utilitaire. Dans ce huis clos à trois personnages, le récit s'échauffe et le mercure monte. Les passions brûlent. Un trouble s'installe. Il y a un mensonge quelque part...

La clef de l'énigme réside dans la « réflexion » : celle de l'image et celle de la pensée. La finesse du récit tient dans le double sens du mot. Tout s'articule autour d'un jeu de miroir et de double. Amélie Nothomb s'amuse à nous envoyer des signaux comme des reflets sur un miroir. On est un peu perdu dans ce palais des glaces. Elle nous met sur la piste en insistant beaucoup sur les synonymies, comme s'il fallait chercher dans le double fond de

D O M A I N E F R A N Ç A I S

ces mots à tiroirs et passer « derrière *Le miroir* ». Il y a notamment ce lieu qui porte trop bien son nom : Mortes-Frontières. Sur cette île, les frontières sont inutiles, puisqu'une jeune fille est prisonnière d'une illusion, et la seule frontière qui restait à franchir est depuis longtemps abolie : c'est celle qui aurait dû séparer son jeune corps de celui du « Vieux ». Face à l'île, il y a le village de Nœud, un nom comme un appel à rompre ses liens, comme une promesse de dénouement...

« Je ne sais pas s'il faut s'attacher à la signification des noms » dit l'infirmière. « Moi je crois qu'ils sont l'expression du destin » répond la jeune fille. On en tiendra compte, et on notera que la Capitaine s'appelle Omer Loncours, et la jeune fille : Hazel, ce qui signifie noisetier ou sourcière. A elle donc de remonter aux sources : celles de son identité.

Initiatique, le conte de fées pose le problème de l'accès à la connaissance. Dans *Mercurie*, le vieil homme qui « dévore des yeux » est l'archétype de l'ogre, et l'ogre c'est celui qui capture la psyché ; l'âme en grec. Ici, l'enjeu du savoir passe par un miroir : Hazel ne pourra atteindre la connaissance d'elle-même que par une confrontation avec l'unique glace du château qui, coïncidence étrange, se nomme aussi psyché. Le visage serait-il le miroir de l'âme ? La vérité dépendrait-elle de la « réflexion » aux deux sens du terme ? En réconciliant voir et savoir, Amélie Nothomb transfigure le mythe de Narcisse, il devient le pendant du cogito : « Je me vois donc je suis ». Elle dépasse la vision de l'orgueilleux amoureux de lui-même, avec elle le regard ne s'arrête pas aux apparences, il pénètre le mystère de l'âme.

Ce roman qui semblait clair comme de l'eau de roche se trouble soudain de reflets changeants et réfléchissants. Il fait miroiter une autre forme de savoir, longtemps prisonnier des glaces de la raison : un savoir qui se ferait par l'image, la métaphore, l'allégorie ou l'analogie. On passe de mercure à Mercure : le dieu messenger, et de la chose au symbole. Il s'agit de choisir le mythe et le conte, plutôt qu'un discours rationnel qui ne permettrait ni l'ambiguïté, ni la nuance. Le récit se dé-

double alors et se démultiplie en une succession d'emboîtements et d'histoires-gigognes. Scheherazade, Alice au pays des merveilles, Barbe-Bleue, Narcisse, Psyché, La Chartreuse de Parme, le Mythe de la caverne et la Belle au bois dormant sont autant de facettes que renvoie le roman.

En mettant en perspective toutes ces histoires, Amélie Nothomb leur donne un sens nouveau. Tous les héros ont un lien avec le langage ou le regard : Narcisse, Psyché, la femme de Barbe-Bleue, la Belle au bois dormant doivent ouvrir les yeux, lever l'interdit du regard pour accéder au savoir. Langage et regard sont les lieux du savoir donc du pouvoir. « Pourquoi une chose aussi bête que le langage a-t-elle le pouvoir d'anéantir l'Éden ? » demande le capitaine. Parce que, comme nous l'apprend Amélie Nothomb, les mots délivrent et le savoir libère.

Roman à clef. Roman codé. En utilisant les archétypes du conte, Amélie Nothomb parvient à imposer sa propre conception du monde, avec une légèreté et une désinvolture qui contrastent avec la profondeur du sujet. Elle brouille les pistes et cultive l'ambiguïté comme pour faire oublier que son propos est toujours cette fascination obsessionnelle pour la beauté et son double : le monstre, qu'elle entretient d'un livre à l'autre comme fièvre qui ferait monter le mercure à 39°. A travers la beauté, elle tient en réalité un discours sur la répression du désir et du savoir et replace les relations hommes, femmes dans une dialectique de maître et d'esclave.

C'est l'occasion d'asséner quelques méchancetés sur les rapports de force qui s'instaurent dans un couple. Avec elle, l'amour c'est de la rage : « une maladie qui rend mauvais ». Le lien amoureux est une corde, il vous enchaîne ou vous libère. Tel est le paradoxe. Des vérités surgissent, doubles elles aussi, car rien n'échappe au jeu de miroir qui contamine tout le récit. Les répliques volent. Les réparties cinglent. Le ton est incisif et résolument impertinent. Pourtant, derrière ce brio et ces éclats de rire, une tristesse sourde affleure, comme la nostalgie d'un impossible absolu, comme l'obsession de se découvrir transfiguré dans le regard de l'Autre. *Jennifer Kouassi*

